

LE SECRET DE L'EL DORADO.

Dans leur course frénétique à l'or indien, les Espagnols devaient se lancer à la poursuite de tous les mirages, de toutes les légendes rapportées par les premiers découvreurs du Nouveau Monde et acceptées comme vérité par des contemporains trop crédules. Déjà, après le retour de Colomb, Ponce de León avait recherché cette Fontaine de Jouvence cachée, affirmait-on, dans un îlot des Caraïbes. Il mena les recherches avec une telle frénésie que, dans sa colère de ne jamais pouvoir atteindre cette hypothétique fontaine, il massacra l'une après l'autre toutes les tribus indiennes dont les membres se montraient incapables, et pour cause, de le renseigner sur sa position.

Mais l'or, lui, était une réalité plus tangible que l'eau de jeunesse (**Note** : élixir de Jouvence). Cortès, puis Pizarre, devaient le prouver en offrant au roi d'Espagne plus de richesses que celui-ci

n'en avait jamais rêvé. Et chacun, désireux d'associer son nom à la grandeur de la mère-patrie, voulut se lancer à la conquête de nouveaux territoires qui, on le supposait, regorgeaient, eux aussi, de richesses de toutes sortes.

Un de ces hommes, Francisco de Orellana, lieutenant du gouverneur de Santiago, au Pérou, conçut le projet de traverser les vastes territoires encore inexplorés, se situant à l'est de la Cordillère des Andes, et de les annexer, avec tous leurs trésors, au nom du roi d'Espagne.

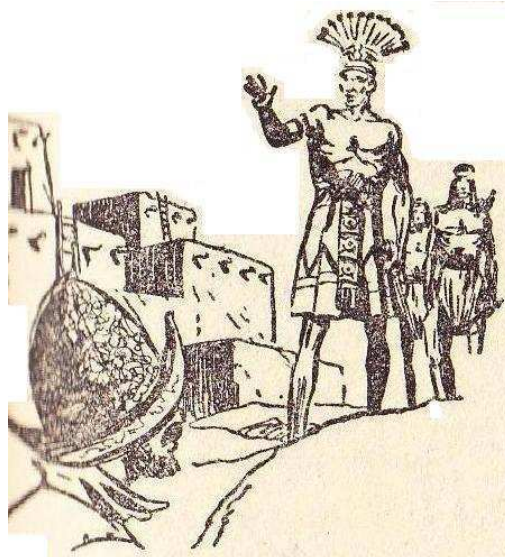
Envoyé à la recherche d'un régiment égaré dans la forêt vierge, Orellana préféra donc désobéir aux ordres, abandonner une partie de ses compagnons et se lancer à la découverte des nouvelles terres. Arrivé sur les bords du rio Napo, il fit construire une grande embarcation en bois de balsa, employant pour cela les clous des fers de ses chevaux morts et, en guise de calfatage, des lambeaux de vêtements de ses soldats tués par les Indiens et les fièvres.

Mal équipé, ne possédant aucun des avantages mis au service des explorateurs par la science moderne, Orellana entreprit alors un voyage dans l'inconnu qui, de nos jours encore, paraît surhumain. Pendant près de quatre mille kilomètres, il descendit l'Amazone, échappant à toutes les embûches semées sur son chemin par les hommes et la nature. Non content de cet exploit, il décida, une fois les établissements de la

côte atlantique atteints, d'habiller la vérité. Il déclara donc être arrivé un jour en vue d'un lac au milieu duquel s'élevait la ville de Manoa, cité tout en or, depuis les maisons jusqu'aux dalles pavant les rues. Son roi était enduit de poudre d'or des pieds à la tête, à tel point qu'on aurait pu le croire lui-même taillé dans le précieux métal. Sans l'intervention des Amazones, des étonnantes guerrières qui assaillirent la petite troupe, Orellana serait revenu comblé de richesses.

On se demande encore à présent quelle identité donner à cette cité de Manoa, si toutefois Orellana ne l'inventa pas de toutes pièces. On pourrait peut-être l'identifier, vu la similitude des termes, à Manaos qui, bâtie au confluent de ces deux fleuves géants, l'Amazone et le rio Negro, pourrait fort bien, du large, paraître construite au milieu d'un lac. Quant aux Amazones, on leur a trouvé les deux explications suivantes : Orellana et ses compagnons ont peut-être été assaillis par des Indiens de race galibi qui, de taille élancée, graciles, peuvent très bien, avec leurs longs cheveux et leurs beaux visages imberbes, être pris pour des femmes. Souvent également, dans certaines tribus, les femmes indiennes, excellentes tireuses à l'arc, accompagnent leurs époux au combat. Orellana et ses compagnons, attaqués par ces redoutables mégères, ont pu en déduire qu'il existait une peuplade composée uniquement de femmes guerrières.

Après le récit d'Orellana, la légende de Manoa d'El Dorado, capitale de l'Homme Doré, devait de plus en plus prendre corps à la suite de la prétendue aventure d'un certain Martinez qui, lui, avait séjourné à Manoa, y jouissant de l'hospitalité de l'Homme Doré. Ce Martinez, soldat indiscipliné, avait, étant en garnison dans un poste de la côte du Brésil, été condamné à mort pour négligence. Ses compagnons, ne voulant pas accomplir la sentence, se contentèrent de l'abandonner en pleine mer sur un radeau. Ce radeau alla s'échouer sur les côtes de Guyane où des Indiens recueillirent Martinez et le conduisirent vers l'intérieur où ils l'exhibèrent de tribu en tribu, comme un animal curieux. Finalement, après lui avoir bandé les yeux, ils le menèrent à Manoa, où il demeura pendant sept mois. Au bout de ce laps de temps, l'Homme Doré, qui s'était pris de sympathie pour l'Espagnol, lui offrit, ou de demeurer à Manoa pour le restant de ses jours, ou de partir immédiatement vers ceux de sa race.



Martinez choisit de partir. Chargé de présents, il gagna le fleuve Orénoque mais, là, il fut dépouillé de ses richesses par les Indiens Orenococoni. Ceux-ci lui laissèrent seulement deux bouteilles pleines d'or, en croyant qu'elles contenaient une boisson quelconque. Parvenu à la côte, Martinez montra partout le contenu des bouteilles, comme preuve de son récit. Il mourut à Porto Rico, avant d'avoir pu regagner l'Espagne.

Dès ce moment, le branle est donné. Tous les aventuriers, de haut et de bas étage, se lancent à la recherche de la fabuleuse cité. Walter Raleigh, ministre et favori de la reine Elisabeth d'Angleterre, tente de la découvrir au Venezuela et en Guyane, mais sans y réussir. D'autres après lui, comme Rodriguez de Santos, s'enfoncent à travers les jungles inhumaines et s'efforcent de parvenir aux rives de ce mystérieux lac indiqué, sur les cartes anciennes, sous le nom de lac Parime. On le cherche encore aujourd'hui, ce lac d'El Dorado mais, que les explorateurs s'aventurent du côté de la Guyane ou des sources de l'Orénoque, il continue à manquer à l'appel.

Le malheur pour ces aventuriers, c'est qu'ils cherchaient le lac d'or là où il ne se trouvait pas. Car il existait bel et bien, non pas en Guyane ou au Brésil, mais en Colombie, non loin de la ville de Bogota, et il ne se nommait pas lac Parime mais lac de Guatabita.

L'actuelle Colombie était, à l'époque de la conquête, dominée par la civilisation des Chibchas qui, comme les Incas, adoraient le soleil. La capitale de ce peuple, Bogota, servait de résidence au Zipa, puissant cacique transformé en une sorte de dieu par ses sujets.

Pour arriver à cet état d'omnipotence, le Zipa devait subir les épreuves d'un long noviciat destiné à le fortifier dans la croyance de sa supériorité de Fils du Soleil. Pendant toute la durée de ce noviciat, il ne pouvait adresser la parole à quiconque, ses lèvres étant scellées par une plaque d'or. Ses serviteurs ne pouvaient l'approcher qu'en lui tournant le dos, car le moindre regard l'aurait souillé.

Le jour du sacre étant arrivé, le nouveau Zipa était tiré de sa prison dorée et mené au bord du Lac d'Or de Guatabita où, selon la tradition, demeurait un génie que, seules, des offrandes pouvaient apaiser. Déjà, des monceaux d'or dormaient au fond du lac mais, pour s'assurer la clémence du génie, il fallait lui offrir toujours de nouveaux présents.

Entièrement nu, le corps enduit de poudre d'or, chargé de bracelets, de colliers et d'anneaux, le Zipa prenait alors place sur un grand radeau de joncs. A ses pieds, les offrandes, composées d'or et de pierres précieuses, étaient déposées. Dans de grands bruits de tambours et de trompes, le radeau manoeuvré par quatre prêtres, s'avancit



vers le milieu du lac. Là, on jetait à l'eau la masse des offrandes et, le génie de Guatabita étant apaisé, le Zipa pouvait alors regagner la berge, acclamé par ses fidèles voyant en lui une nouvelle incarnation du dieu Soleil.

Le voici donc définitivement trouvé, cet Homme Doré dont parle la légende. Par la suite, il sera cependant cherché en vain à travers toute l'Amérique australe, quand il aurait si simple de se rendre là où il se trouvait. Les conquistadores n'y avaient d'ailleurs pas manqué. Après l'or des Incas, le roi d'Espagne se serait approprié avec plaisir celui des Chibchas.

Un beau jour, Belalcazar et Quesada, lieutenants de Pizarre, arrivèrent à Bogota à la tête de leurs armées et décimèrent les Chibchas. Les rescapés du massacre s'enfuirent dans la montagne, mais ils furent rejoints par les Espagnols et amenés au bord du lac Guatabita.

Là, réduits à l'état d'esclaves, ils furent contraints à creuser une tranchée destinée à évacuer les eaux du lac qui, en se retirant, devaient mettre à nu la masse des offrandes accumulées depuis des siècles.

Cependant, tous les efforts furent vains. Des milliers d'esclaves périrent en tentant d'entamer la roche formant le lit du lac. A peine creusé, le canal était comblé par un éboulement provoqué sans doute par quelque Chibcha fanatique, et tout était à recommencer. Finalement, Belalcazar et Quesada, écoeurés, se lassèrent et abandonnèrent les rives du lac, renonçant une fois pour toutes, à s'approprier les trésors de l'Homme Doré.

Des siècles s'écoulèrent sans que personne ne tentât sérieusement de récupérer les trésors enfouis sous les eaux de ce petit lac de montagne. En 1907 seulement, un groupe de financiers, ayant réussi à obtenir, à un gros prix, l'autorisation du Gouvernement colombien, décida de reprendre les travaux commencés jadis par les Espagnols. Des ingénieurs furent amenés à pied-d'oeuvre, inspectèrent les lieux et, longuement, préparèrent leur plan.

Le lac de Guatabita occupant le cratère d'un volcan éteint, on décida de creuser un tunnel dans le flanc de ce volcan, de façon à atteindre la cuvette à une vingtaine de mètres en dessous de la surface. Un système de siphon viderait alors le

lac. Pour cela, il fallut amener de lourdes machines d'Europe, les acheminer, pièce par pièce, à dos d'hommes, à travers les montagnes, puis les remonter soigneusement. Les travaux durèrent six ans et, enfin, à Londres, le câble suivant arriva aux bureaux de l'entreprise : « *Tunnel achevé. Lit du lac percé. Eaux s'écoulent à flots* ». Ce fut la ruée. En bourse, les actions de la société montèrent de façon vertigineuse. Mais, à quelques jours de là, un second câble parvint à Londres, aussi lugubre que le premier était triomphant. La cuvette du lac avait bel et bien été asséchée, mais, au centre, un véritable puits, aux profondeurs insondables, constitué par la cheminée du volcan, demeurait plein d'eau. Comme, on s'en souvient, les Chibchas jetaient leurs offrandes au milieu du lac. C'était au fond de ce puits que les milliards des Fils du Soleil demeuraient engloutis.

La société frisa la débâcle. Cependant, comme on avait trouvé, dans la partie asséchée du cratère, des bijoux d'or enrichis d'émeraudes et que l'on avait acquis ainsi une preuve définitive de l'existence du trésor, des capitaux frais furent réunis. La guerre de 1914-1918 survint alors et les travaux durent, par la force des choses cette fois, être complètement abandonnés. Pendant les quatre ans d'hostilités, les eaux d'infiltration firent s'ébouler le tunnel creusé avec tant de peine dans le flanc de la montagne.

A notre connaissance, plus personne n'a tenté, depuis, de s'appropriier les milliards de l'Homme Doré.

Voilà donc résolu le mystère qui, depuis quatre siècles, plane sur le légendaire lac d'El Dorado, dont les trésors attendent cependant toujours un découvreur.

Dossier « *Marabout chercheur* » figurant à la fin de « *L'or des incas* » de Jacques SEYR (alias Henri VERNES) en 1956 pour le « *Marabout junior* » N°72, aux pages 143-149.

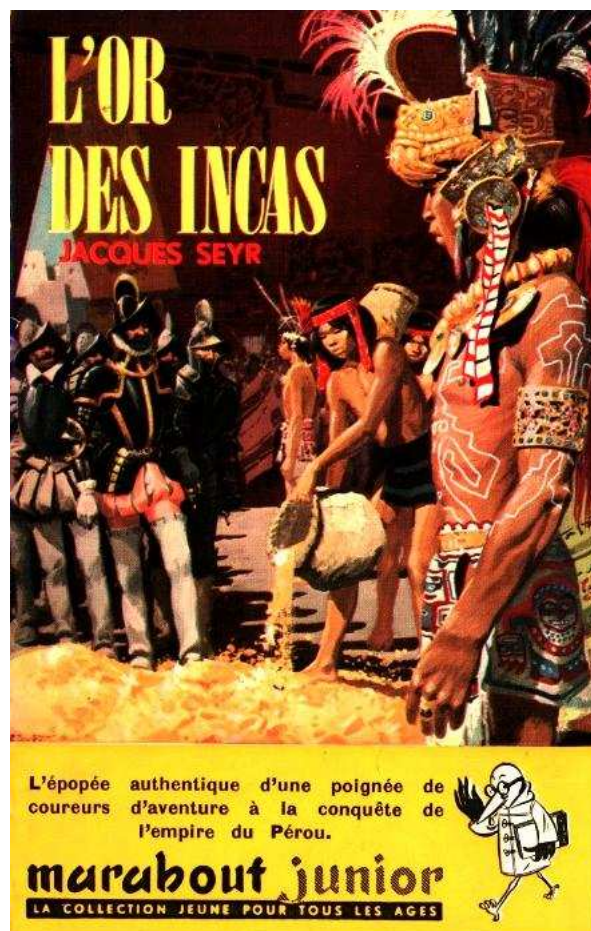


Illustration de Pierre JOUBERT